



## pour quelques degrés de plus

Stéphane Dafflon fait décoller la peinture et lui inflige toutes les avanies climatiques imaginables, avant de l'installer dans un écosystème de rêve.

**STÉPHANE DAFFLON** PATTERN RECOGNITION  
*Au Havre*

Il y a des raccourcis métaphoriques qui permettent de se faire une idée des mécanismes abstraits de l'économie mondialisée. Un proverbe du style : "Quand les Etats-Unis éternuent, c'est l'Europe qui s'enrhume." Il y a aussi une variante esthétique de la théorie des dominos : l'expo de Stéphane Dafflon, au Havre, qui permet d'expérimenter in vivo comment une œuvre interagit sur une autre jusqu'à la faire glisser, tomber ou rebondir. Une mécanique des vases communicants dont les rouages nous passent au-dessus de la tête, puisqu'ils restent abstraits et assez peu repérables. Stéphane Dafflon se contente toujours d'un rien pour amplifier la crise, suivant en cela la devise *less is more*.

Au Spot 1, tout commence donc par le léger battement d'aile de néons malades. Au plafond, quatre sur douze vibrent un peu et, en guise d'éclat stroboscopique, on a déjà subi plus lourdingue. Mais, plutôt que des

pulsations d'un light-show surexcitant, l'artiste souffle s'être inspiré "*des dérèglements d'un néon en fin de vie*".

Sur les murs, un wall-painting se trouve contaminé par cette lumière qui agonise tapageusement. Cependant, composée de bandes parallèles noires de longueurs variables, la peinture porte de toutes façons en elle les germes de l'hallucination. Stéphane Dafflon avoue en avoir durci l'effet en densifiant les lignes à la hauteur des yeux. En-deça ou au-delà de cette zone, la peinture devient en effet plus irrégulière, ménageant en son sein une sorte d'espace-détente. Bref, elle semblait se suffire à elle-même et, après coup, le variateur de lumière pourrait passer pour une coquetterie, une béquille de la peinture.

Ce qui réduirait définitivement la peinture à une pauvre chose malade, que l'artiste lui-même soutiendrait à bout de bras. Or, de fait, les effets optiques noir/blanc n'ont pas attendu les années 00 pour prendre du service. A tel point qu'à l'instar des films d'horreur dont on connaît les trucs, leur impact s'est

sans doute un peu épuisé. La faute au design, au graphisme, à la mode, à l'ergonomie industrielle qui ont pioché à tout-va et mis à toutes les sauces ce répertoire de formes. Sans être le moins du monde désabusé, naïf ou revanchard, l'art de Stéphane Dafflon consiste précisément à rendre *"les peintures plus complexes"*.

**Pas question pour cela de miser sur des arcs-en-ciel de couleurs alléchantes.** Au Spot 2, les trois muraux peuvent en témoigner, qui n'ont le choix qu'entre rose fuchsia et noir, un dégradé de vert pomme ou bien, pour le dernier, un rouge très primaire. Impossible en fait de cibler un seul point où la peinture se complexifie, le pari de Stéphane Dafflon étant précisément de la dilater, de ne plus la faire tenir seule, de reconfigurer les lieux pour elle et vice-versa. Donc, par exemple, d'incliner l'extrémité d'un mur de quelques degrés, de construire une espèce de rampe pour renforcer la pente aérienne que prennent déjà les longs rectangles inclinés qui y sont peints.

Mais si le tout décolle en effet, c'est aussi grâce à la poutrelle surbaissée par l'artiste au moyen d'une greffe de Placoplâtre. C'est quasiment mathématique : à un bout ça monte, à l'autre ça descend. Et en face, ça penche : la peinture sur le mur du fond est une suite de parallèles, obliques. Comme si cette *PMo29*, son code-titre, était renversée par le souffle du décollage de sa voisine.

Même la sphère aux côtés aplatis esseulée derrière l'entrée n'échappe pas à l'insidieux tapage du voisinage. Vue depuis le milieu de la pièce, elle s'arrondit mystérieusement. Mieux, elle rentre soudain dans l'orbite de la poutrelle surbaissée et paraît recentrée au mur.

Avec Stéphane Dafflon, la pente donc n'est jamais forte. Il suffit toujours de peu, de quelques degrés de plus ou de moins, pour que le regard plane avec les œuvres. Ce qui achève de filer le vertige, c'est que les peintures ne quittent guère les calmes surfaces planes, tout en rejoignant sans mal d'autres latitudes. Elles y génèrent leur propre oxygène, leur propre climat, et y subissent en même temps les aléas des variations saisonnières.

**Judicaël Lavrador**

*Jusqu'au 31 juillet, puis du 7 au 25 septembre  
au Spot 1, 32, rue Jules-Lecesne et au Spot 2, avenue  
Lucien-Corbeaux, tél. 02.35.22.93.27, [www.le-spot.org](http://www.le-spot.org)*